

# A la caserne

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 6

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225688>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ils ne veulent rien faire et refusent de baisser les loyers.

— Ecoutez-moi, Madame Pache. Chez nous, c'était un gérant et un tout mauvais encore. C'est de la même engeance du diable. Aussi, j'ai dit à mon mari, au mois de mars: « Vois-tu, Louis! Si tu ne donnes pas le congé pour le 24 juin, eh bien, tu n'est pas un homme! Tu sais ce que ça veut dire. Pour ce qui est de continuer à panosser les escaliers pour les autres gens, à brûler du gaz pour avoir de l'eau chaude, à descendre la caisse à balayures trois fois par semaine et à monter du charbon pendant quatre mois de l'hiver, moi, ta légitime, je ne marche plus. Ni-ni, c'est fini! J'en ai jusque-là d'être la servante, le torchon de tout le monde. Quand je pense que tu payes un loyer pareil pour être logé dans cette vieille baraque, sans que tu aies le courage de réclamer et qu'alors tu peux me refuser le moindre tour-de-cou en faux-lapin et que je porte le même bibi depuis trois ans! Ça me révolte, Louis, et il y a de quoi. Alors, vous comprenez, Madame Pache, mon mari n'a pas osé faire autrement que d'écrire pour le congé. Parce que... sans cela... il savait ce qui l'attendait. Je l'aime bien, au fond, mon Louis, mais, s'il n'avait pas passé par où je voulais, j'y aurais fait une vie d'enfer jusqu'à ce qu'il ait reconnu que j'avais raison. — Quelle horreur, Madame Pache! Voilà d'abord 11 heures et on est là qu'on « batoille »! Si vous êtes libre, cet après-midi, venez prendre le thé chez moi, vers les quatre heures! Vous verrez notre nouvel appartement et comme on y est bien. C'est à la rue Mont-Désir, au No 13. Il y a l'ascenseur. On reste au sixième.

— Entendu, Madame Blanc. Au revoir et à quatre heures!

A l'heure précise, Madame Pache, coiffée de son bibi d'il y a trois ans, veut prendre l'ascenseur du No 13, à la rue Mont-Désir. Mais la concierge lui explique avec volubilité qu'il ne marche pas depuis trois jours, qu'il y a un truc qui est cassé et qu'il faut faire venir d'Allemagne. Elle ajoute, comme consolation:

— L'escalier n'est pas mauvais; il y a des « replats ». Prenez votre temps, Madame, tout à la douce. Une fois en haut, eh bien, on y est!

Péniblement, vu son asthme, Madame Pache arrive enfin au sixième. Elle attend que son souffle lui soit revenu, puis elle sonne. C'est Madame Blanc qui après avoir « guigné » par la petite « borgnette », ouvre.

— Eh monté, comme vous tombez mal, ma pauvre Madame Pache! J'ai tout à fait oublié, ce matin, de vous prévenir que l'ascenseur ne marche pas. Je vous aurais dit de venir un autre jour. Ce n'est que la troisième fois que ça arrive, depuis trois semaines qu'on est là. Autrement, c'est bien commode. Entrez toujours. Vous verrez la vue qu'on a depuis le balcon. Ça vous remettra de la grimpe.

— Oh, vous savez, Madame Blanc, la vue, ça peut venir après. Pour le moment, laissez-moi m'asseoir dans ce fauteuil à balançoire — encore du moderne. — J'ai besoin de retrouver mon souffle qui est encore vieux système, hélas!

Le thé est servi.

— Goûtez-voir ces brioches, Madame Pache! Je les prends chez le pâtissier du coin, à 15 la pièce. Elles sont très bonnes et on sent qu'il y a du beurre.

— Eh bien, moi, j'en ai pris l'autre jour une livre au magasin « Bas-Prix ». Ça me faisait six pour 85 centimes. C'est vrai qu'elles sont plus petites et le goût... hum... j'ai voulu voir, pour essayer, n'est-ce pas!

Lestées de trois tasses de thé et du stock de brioches, les deux amies font le tour de ce fameux appartement. Naturellement, de la part de la visiteuse, exclamations, admirations, à mesure que l'on passe d'une pièce à l'autre.

— Comme vous êtes bien, Madame Blanc! Quel bijou de cuisine! Un peu petite, peut-être. Ravissante, vraiment! Et cette chambre de

bain! Quel luxe! On s'y baignerait trois fois par jour. Dommage qu'elle soit borgne! Mais, enfin... Ah, voilà la chambre à coucher. Un peu basse de plafond, je trouve. Et pas facile à meubler. Ah, ces architectes, est-ce qu'ils y comprennent quelque chose, à un ménage?

— Oui, effectivement, Madame Pache. On a été obligé de vendre presque pour rien notre beau lit à deux places, celui de notre mariage, parce que, à cause de toutes ces fenêtres, on ne savait où le placer. De nos jours, ce n'est plus la mode, ces grands lits à deux places et on a dû caser comme on a pu ces deux « croûtes » petits lits à tout juste une place, l'un dans un coin, l'autre dans l'autre. Evidemment, ce n'est pas le rêve et mon mari n'est pas content du tout. Il m'en veut aujourd'hui encore de n'avoir pas mieux combiné ça, avant de déménager. — « Oh, ces femmes! Elles sont toutes les mêmes. Du moderne et de la vue! Le reste, ça n'a pas d'importance, » qu'il m'a dit encore hier matin, en se levant.

Madame Blanc, un peu gênée de ne pas entendre rien que des éloges sur son appartement moderne, continue la tournée d'inspection.

— Voilà la chambrette des enfants. C'est bien petit, mais pour le moment assez grand pour les deux. S'il en venait d'autres, ma foi... il faudra voir... Et voilà la salle à manger qui fait salon en même temps. Là non plus on n'a pu loger tout ce qu'on avait à l'ancien. Ce beau et grand dressoir, vous vous rappelez, eh bien... bazaré pour un morceau de pain, je vous dis. C'était un gros crève-cœur pour moi. Le piano, où l'aurait-on mis, dans cette pièce? Liquidé aussi, le piano, presque au prix d'un tabouret. Heureusement qu'on a la radio. Mais, par contre, regardez ici, Madame Pache, cet amour de cagnard, où je réduis les balais, le décrotoir, la boîte à cirage et tout le chenit qu'on ne savait jamais où caser, dans l'ancienne baraque. Ça vaut tout de même quelque chose, n'est-ce pas, Madame Pache?

Cette dernière fait encore un tour à la cuisine. Elle tourne le robinet, sur le lavoir.

— Mais, elle est froide, votre eau chaude!

— Peut-être bien aujourd'hui. Ça arrive de temps en temps et justement quand on en a le plus besoin. Mais quand ça marche, c'est bien commode.

On est rentré à la salle à manger-salon.

— Dites-moi, Madame Blanc, il me semble qu'elle est joliment bruyante, votre maison moderne. Pendant qu'on prenait le thé, j'ai entendu des cris assourdissants, comme si un ménage en désaccord s'expliquait dans l'appartement à côté.

— Mais non, Madame Pache. Au rez-de-chaussée, il y a une école enfantine, un peu turbulente. Je pense que la maîtresse aura grondé ses petits. Il y a aussi les locataires du premier qui ont un perroquet qui répète toute la journée: « F...moi le camp! » Et chez ceux du second, le fils apprend le violon. A part ça, on est bien tranquille.

— « A part ça »? Tout de même, entendre cela depuis le sixième, comme si c'était à côté! Et pour le loyer, Madame Blanc, si je me suis pas trop curieuse, combien payez-vous?

— Eh bien, Madame Pache, entre nous, c'est trois cents francs de plus qu'à l'ancien, plus 20 % pour le chauffage et 25 fr. de bonne-main à la concierge qui est tout juste aimable. On a dû se priver de bien des choses, pour arriver à tourner. Mais vraiment, on ne pouvait plus continuer à habiter une maison de l'ancien système, quand on voit des tas de gens qui sont moins que nous autres et qui se paient du moderne. Tenez, il y a les Machin — le mari est un petit commis de bureau — et les Choses qui ont fait de mauvaises affaires, à ce qu'il paraît, et qui ont loué dans cette grande caserne de luxe qu'on va finir pour le 24 septembre. C'est pour ça que j'ai dit à mon mari de se dépêcher de louer ici, avant qu'il n'y en ait plus, de ces appartements où les choses se font toutes seules, pendant que la femme regarde la vue, toujours « impre-

ble ». Moi, à votre place, Madame Pache, je n'hésiterais pas à quitter votre vieille baraque, même si le propriétaire — ils deviennent tout doux, maintenant — vous offrait de tout vous remettre à neuf et de vous baisser le loyer. Vous êtes bien là où vous êtes, je ne dis pas, mais le moderne, voyez-vous, chère Madame Pache, il n'y a que ça!

\* \* \*

Les maris de ces deux braves bourgeoises se sont rencontrés l'autre jour. En vieux copains, ils ont été « piquer » trois décis.

— Alors, Louis! Il paraît que c'est tout beau et bien joli, dans ton nouvel appartement. Te voilà comme un coq en pâte.

— Tais-toi, Jules! Pas tant que ça. Evidemment, il y a le pour et le contre. On était rudement bien, dans l'ancien où on était habitué à tous les coins et recoins. Et puis, il y avait une cave de sorte. On pouvait se tenir un bouteillier, pour les amis. Avec leur chauffage central, il n'y a plus rien de fait. On avait de la place, les pièces étaient grandes et carrées et on n'était que trois ménages dans la maison. Ce sont les femmes qui se montent le bobéchon les unes aux autres. Elles veulent toutes du moderne et c'est nous les maris qui trinquons, comme toujours. Mais elles sont quand même obligées de nous garder, nous, les maris, tels que nous sommes, tout vieux système qu'on est. Notre sort, c'est de payer et ne rien dire! — Adèle! Encore trois décis du même!

F. Wolfli.

#### Emprunt 4 % des Chemins de fer fédéraux 1934.

Ainsi que cela a été annoncé il y a quelques jours, le Conseil fédéral a décidé d'émettre pour le compte des Chemins de fer fédéraux un emprunt 4 % destiné à faire face à leurs besoins courants.

Cet emprunt a été pris ferme par les groupes de banques qui l'offriront en souscription publique du 9 au 16 février. Le cours d'émission est fixé à 99 % plus 0,60 % timbre fédéral; il assure ainsi aux porteurs un rendement de 4 %. L'emprunt aura une durée de 15 ans; il constitue donc une occasion de placement de moyenne échéance à laquelle le public donne actuellement la préférence.

Comme les autres emprunts des Chemins de fer fédéraux, celui-ci est contracté directement par la Confédération dont il constitue une dette directe.

#### UN SPECTACLE GAI

DANS notre No du 28 août 1933, nous avons publié un article de notre collaborateur F. Wolfli, intitulé « Jamais on n'avait ni autant ». L'auteur avait fait un compte-rendu d'une pièce de M. René Morax, « Les Quatre Doigts et le Pouce », jouée par la société dramatique lausannoise bien connue, « La Muse », en 1902, pour la première fois, à la Maison du Peuple, puis dix-sept fois, en 1904, au Grand-Théâtre de Lausanne, sans compter diverses représentations à travers le canton et à Genève, toujours avec un très vif succès.

Nous pensons rendre service à nos abonnés et lecteurs en les informant que cette pièce désopilante, essentiellement vaudoise et rendue par une troupe d'acteurs de chez nous, des plus qualifiés pour lui donner toute sa valeur, sera reprise par « La Muse », le vendredi 23 mars prochain, à la Maison du Peuple. Nous croyons savoir que c'est à la suite de l'article cité plus haut du *Conteur Vaudois* que la reprise de la pièce de M. René Morax a été décidée. Nul doute que la vaillante société sus-nommée sera récompensée de ses efforts par des salles combles. Ce sera deux heures de rires continus, de ces « recâfées » qui partent spontanément et qui font l'effet d'un tonique puissant sur le moral et sur la santé.

Le Conteur Vaudois.

A la caserne. — De jeunes recrues, rassemblées dans la cour de la caserne, doivent être présentées pour la première fois au colonel. Après la revue, le grand chef fait former le cercle.

— Mes amis, soyez les bienvenus dans notre grande famille; il faut avoir confiance en vos chefs. Moi, je suis votre père à tous, le père du régiment.

Puis, avisant un brave petit troupière, qui l'écoute, bouche bée:

— Avez-vous compris, mon ami?

— Oui, papa!